

Séféris : Homère 1963

Le poète Georges Séféris, né à Smyrne en 1900, est un Grec d'Asie Mineure. Il étudia à Athènes puis partit pour Paris où il séjourna comme étudiant de 1918 à 1925. C'est pendant son séjour en France qu'il apprit la catastrophe qui contraignit tous les Grecs d'Asie Mineure à quitter leur pays et à se réfugier en Grèce. Il y revint lui-même en 1926 et, avant de partir pour Londres comme diplomate, publia son premier recueil *Strophe* en 1931. Par la suite, il écrivit au cours de ses voyages (qu'entrecoupaient de rares et courts séjours dans son pays) et publia ses principaux recueils : *Mythologie* (1935), *Cahier d'études* (1937), *Journal de bord I* (1940). La guerre l'oblige à quitter la Grèce et à suivre le gouvernement grec en exil en Crète, puis au Moyen-Orient et en Égypte. C'est pendant cette période qu'il écrit *Journal de bord II* (1944). Après la guerre, il séjourne au Liban, à Ankara, puis à Londres où il est nommé ambassadeur de Grèce en 1957. IL publie, pendant l'affaire de Chypre, son *Journal de bord III*. Depuis 1962, Georges Séféris s'est établi en Grèce. Une anthologie de ses poèmes, établie par Jacques Lacarrière et Egérie Mavraki, va paraître dans quelques jours aux Éditions du Mercure de France.

Le poète, le vrai poète, est sans aucun doute contemporain de tous les temps. Et s'il y a des anciens et des modernes, de nos jours encore, en différents domaines de la littérature, je ne vois pas comment cette distinction pourrait avoir un sens en poésie, On lit toujours Homère au siècle de Séféris et je pense qu'on aurait pu tout aussi bien lire Séféris au temps d'Homère. Les contemporains d'Homère y auraient retrouvé des thèmes, des situations, des paysages et toute une sensibilité qui ont réussi miraculeusement à survivre à travers les siècles et les générations. Le miracle grec est quotidien et il appartient au présent : c'est cette continuité d'un peuple et d'une culture, si discutable, difficile à saisir et même entamée au niveau de l'histoire, des coutumes, de la vie quotidienne mais si évidente au niveau de la réflexion et de la poésie. Pour la plupart des écrivains occidentaux, le passé ne peut être qu'un thème d'inspiration ou, dans le meilleur des cas, une survivance. Dans l'œuvre d'un Grec comme Séféris, il est une continuité, une présence, une voix miraculeusement transmise par la cire des mots.

Je ne précise ces vérités que parce qu'elles sont encore totalement méconnues par les critiques occidentaux. Les voix de la Grèce moderne - celle d'un Cavafis, d'un Sikelianos, d'un Séféris - leur apparaissent en général comme les manifestations isolées d'une culture qui se survit ou qui alors qu'elles sont naturellement reliées à celle des ancêtres. Ce passé grec, qui ne sera jamais pour un esprit occidental qu'un objet d'étude et de savoir, est, pour un poète comme Georges Séféris, l'aliment naturel, familier, fraternel de toute méditation.

Cela ne signifie nullement que son œuvre soit tournée, pour autant, vers les prestiges du seul passé. Bien au contraire, les drames, les angoisses, les déchirements qu'on trouve dans ses poèmes sont ceux de sa vie, de ses errances,

de ses interrogations, Il se trouve seulement - mais est-ce un hasard ou une nécessité signifiante ? - que ces drames, déchirements, désastres se sont répétés au cours de deux mille ans d'histoire avec une telle similitude que les phrases d'aujourd'hui pourraient s'appliquer aux malheurs d'autrefois ou qu'à l'inverse les témoignages du passé pourraient illustrer les malheurs du présent.

Cette longue chaîne de désastres et d'exils, d'invasions, de massacres qui caractérise l'histoire grecque explique peut-être que le déchirement personnel d'un homme soit spontanément accordé à ceux de ses contemporains. Il est dans le destin de tout Grec d'être condamné à l'errance lorsqu'il cherche, hors des frontières d'un pays pauvre, des solutions à sa vie ou à sa survie. Mais il est aussi dans son destin de ne pouvoir se détacher de cette terre aride, nue, brûlée, meurtrie, qui, depuis des siècles, n'a jamais changé d'aspect. Rivé à un sol et à une lumière qui sont à la fois sa mort et sa vie, impliqué dans une histoire dont les drames semblent ne jamais devoir finir, comment n'éprouverait-il pas le sentiment de la dépossession, des richesses perdues, retrouvées, reperdues, comment ne serait-il pas obligé de reconstruire sans cesse ce que l'histoire détruit, de passer sa vie à reconnaître et à réoccuper sans cesse ses propres maisons ?

Ce sentiment, Séféris l'exprime profondément dans toute son œuvre et c'est en cela qu'il est un poète et un témoin véridiques : chaque Grec pourrait y retrouver quelque chose de sa propre histoire.

*L'un après l'autre, les compagnons sont morts
Les yeux baissés. Leurs rames
marquent sur le rivage la place où ils reposent.
Nul ne s'en souvient. Justice*

Écrit-il dans un poème intitulé *Les Argonautes*. L'amertume de la séparation, les voyages qui ne finissent jamais, les retours difficiles au pays (un pays où personne ne vous reconnaît), les ruines d'une splendeur qui ne survit plus que dans le souvenir, sont quelques-uns des thèmes majeurs de ses poèmes :

*Nous avons bâti nos maisons avec les pierres que nous avons.
Nous avons pris des bateaux, nous sommes partis à l'étranger
Nous sommes revenus
Nous avons retrouvé nos femmes qui nous attendaient
Qui nous ont difficilement reconnus. Plus personne nous reconnaît.*

Écrit-il, en 1937, dans le poème *Un mot sur l'été*.

Un des apports essentiels de cette œuvre - en plus de la résonance profonde de ses thèmes dans la conscience des Grecs - réside aussi dans la simplicité, la rigueur, la sobriété de la langue. Pas de lyrisme torrentueux, et souvent forcené comme chez Sikélianos, pas de préciosité somptuaire comme chez Cavafis : mais la vérité

et la spontanéité du langage parlé, Lorsqu'il dit que la poésie (et en tout cas sa propre poésie) est faite pour être entendue plus que pour être lue, il est, là encore, le légitime héritier des poètes d'autrefois. Parmi les courants de la poésie grecque de ce demi-siècle, c'est là une attitude et une technique nouvelles, qui devaient contribuer à la résonance de son œuvre.

Si Séféris, dans le cours d'une œuvre qui s'étend sur plus de trente ans (ses premiers poèmes datent de 1925 et son dernier recueil a paru en 1955) n'a cessé d'enrichir et d'approfondir les symboles, les images, les obsessions qui lui sont chers, et confèrent à ses poèmes un ton immédiatement reconnaissable, sa poésie souvent secrète, complexe, n'en reste pas moins toujours communicable au niveau du langage :

*Si je parle par légendes et paraboles
C'est qu'elles sont plus douces à entendre.*

Écrit-il dans un poème de 1942. Ces paraboles et ces légendes - à quelque siècle ou quelque culture qu'elles appartiennent, ne cessent de nous parler un langage présent. Et si elles nous décrivent un monde difficile et amer, où les êtres sont la proie d'un perpétuel exode, le poète sait pourtant que sa voix ne s'élève pas en vain, car ce qu'il doit a exactement cette simplicité lourde de sens qu'avaient, aux temps noirs de l'occupation, ces messages délivrés par les radios étrangères, ces messages qu'on appelait justement personnels.

Jacques Lacarrière
Les Nouvelles Littéraires, 31 octobre 1963